

La Montagne qui marche

Caroline Hancock, Juillet 2013

C'est au fin fond de la campagne française, au cœur des Causses du Quercy, en cet été 2013, que six artistes et leur commanditaire ont élu « La Montagne qui marche » comme notion évocatrice ayant le potentiel de rassembler (chose qui parut, et paraît peut-être toujours, mission impossible) leurs travaux, les expositions et leur vie commune durant ces quelques mois de résidence. Ce titre a vocation de donner la mesure du temps et de l'espace de ce projet – celui de l'élaboration et de la manifestation du Parcours d'art contemporain en Vallée du Lot. Les falaises font actes de présence pour l'occasion.

En fait, cet estampillage est plus de l'ordre d'un post-face. Il n'aurait pu être acté un instant plus tôt. Il s'agit véritablement du fruit du processus créatif même. De leurs expériences individuelles et collectives. L'important était d'abord, selon l'expression de Daniel Perrier, de « promener sa curiosité ». Ce mode de la déambulation, de la dérive, leur correspond à tous et à la nature de la visite du Parcours.

Temporaires et diverses, leurs conquêtes artistiques des espaces ruraux environnants ont finalement donné lieu à des peintures psychologiques, de la sculpture primordiale, une propagation architecturale, des adaptations filmiques, des installations résonantes et des drames motorisés. Oscillant entre des œuvres produites spécifiquement sur place, en lien direct ou transversal avec les sites éparpillés, et des travaux existants revisités dans les expositions de la Maison des arts Georges Pompidou à Cajarc ou des Maisons Daura à Saint-Cirq Lapopie.

**

« C'étaient des larmes assez agréables,
elles ne ressemblaient en rien à ce vide,
ce vide terrible que j'avais ressenti dans cette clinique
devant la lithographie de Venise. »
Françoise Sagan, *Bonjour Tristesse*, 1954

**

Tout d'abord un aparté lourd de signifiant sur des connexions artistiques et circonstancielles. Une œuvre de Perrier datant de 2004-2005, *Possible sculptures_Françoise*, est une pile de 408 exemplaires du quotidien *Libération* du 24 septembre 2004, posée sur une palette en bois, qui évoque la puissance fulgurante d'une couverture... Une image, un choix éditorial radical, une mise en page consacrée. Ce jour-là, le journal annonçait le décès de l'écrivaine Françoise Sagan avec ce titre résonant : « Tristesse ». Ce phénomène de société d'après-guerre est né à Cajarc. Le petit cimetière de Seuzac où se trouve sa tombe est presque un lieu de pèlerinage. Les touristes viennent s'y recueillir. Ce groupe d'artistes aussi. Coïncidences. Photos souvenirs. Peinture. Venise. Sagan aimait les belles voitures. Faisant sens à de multiples niveaux, Martine Michard qui a la charge magistrale de cet incroyable projet décide d'inclure cette œuvre dans l'exposition à Cajarc.

Par extension, ce texte rend un hommage collectif au terrible accident ferroviaire survenu quelques jours seulement après le vernissage, le 12 juillet 2013, à Brétigny-sur-Orge sur le chemin de Paris vers Cahors et la Vallée du Lot.

**

Revenons donc à cette analogie étrange de « La Montagne qui marche » qui est apparue de l'ordre de l'évidence au groupe assemblé au mois de juin cette année après quelques mois d'infiltration ? Le processus-même de ce temps de travail dans le Lot, lent et attentionné, ponctué de partage convivial et de pics d'accélération, se dégage très fortement des œuvres réalisées et l'idée utopique de déplacer des montagnes fut débattue. Immédiatement des liens intéressants pourraient être tissés avec l'œuvre participative célèbre de Francis Alÿs à Lima, au Pérou, en 2002. A l'occasion de *Quand la foi déplace des montagnes*, 500 bénévoles ont déplacé une dune de 10 cm. Mais Yuhsin U Chang apporta une précision clé à cette conversation par sa désapprobation de toute imposition par l'homme sur la nature. Elle relatait les instances où sa mère lui affirmait que la montagne marchait lors de tremblements de terre à Taiwan. Le flux incessant de l'univers est au cœur de sa pensée. L'accord était trouvé.

**

« Si vous doutez de la marche des montagnes,
c'est que vous ne connaissez pas la marche du Soi qui est la vôtre. »
Maître Dōgen, Japon, 1240

**

Plantons tout d'abord quelque peu le décor, puisque le lieu principal de leur méditation durant cette résidence n'est autre qu'un village vedette qui « marche » du tonnerre dans le sens commerçant du verbe. En effet, en première partie de soirée, le 26 juin 2012, l'émission de télévision animée par Stéphane Berne sur la chaîne France 2 annonce le résultat : Saint-Cirq Lapopie, avec sa « cascade de tuiles posées sur un promontoire comme un balcon », est élu « Le Village préféré des Français » cette année-là. Couronné de gloire télévisuelle et de succès touristique, le village médiéval surplombant le Lot passe de façon schizophrénique de 35 habitants l'hiver à l'accueil de 600 000 visiteurs aux beaux jours. Ce phénomène de notoriété et ses conséquences sur le quotidien des habitants de la région ne pourrait pas ne pas intéresser profondément ces artistes. La désignation fort méritée implique que la nécessité de construire de nouveaux parkings priment sur le besoin d'une boulangerie.

**

Fameusement, la télé n'était pas la première à s'émerveiller face à ce site. Peu de temps après la Seconde Guerre mondiale, André Breton, le pape du surréalisme, participait à un rassemblement pacifiste et anti-frontières des Citoyens du Monde à Cahors. Il exprima son enchantement ainsi :

« C'est au terme de la promenade qui consacrait, en juin 1950,
l'ouverture de la 1^{ère} Route mondiale – seule route de l'espoir – que
Saint-Cirq embrasée aux feux de Bengale m'est apparue
comme une rose impossible dans la nuit. »

Avec sa femme Elisa, il achète immédiatement l'ancienne auberge des Mariniers dans le village qui devint un lieu de rencontres pour eux et leurs compagnons surréalistes ou autres tous les étés, jusqu'à son décès en 1966. En 1957, Breton publie *L'Art magique* (Formes de l'art), ouvrage pour lequel il avait mené une enquête auprès d'experts divers sur la notion même de magie.

**

De passage par là et pareillement sous le charme, le peintre catalan Pierre Daura avait

acquis des bâtisses à Saint-Cirq Lapopie dans les années 1930. Membre du groupe militant pour l'abstraction Cercle et Carré entre 1929-1930, il créa un jardin dans le même esprit, toujours visible, chez lui à Saint-Cirq. Il dessina également le logo du groupe. Six oeuvres dans la collection du Musée National d'Art Moderne à Paris datent de cette période. Marié à l'américaine Louise Heron Blair, ils vécurent principalement aux Etats-Unis à partir de 1939 mais continuèrent à séjourner Saint-Cirq chaque été jusqu'en 1976. Les actuelles Maisons Daura sont une donation de sa fille à la région Midi-Pyrénées, et là où les six artistes ont résidé trois mois, entouré de certaines toiles figuratives plus tardives.

Sollicité par Breton, son voisin estival, pour son enquête sur l'art magique, Daura lui répond dans une lettre de six pages manuscrites, entreposée à la Bibliothèque Jacques Doucet Paris, et lisible sur le site de l'association André Breton. Seuls certains extraits furent publiés, ce qui n'est pas le cas de la citation suivante du folio 3 :

« C'est l'Émerveillement. The wonder. The wonderful. The wonderland.
The Magic

Je suis enclin à croire que lorsque le magique se dissipe il prend l'art avec lui. »

**

Yuhsin U Chang recycle des matériaux locaux organiques et simples qu'elle met en scène ou en mouvement dans une poétique conceptuelle de la régénération. Adeptes de la danse butō et de sa philosophie d'une connexion du corps au sol et son environnement, elle travaille souvent le surgissement de l'obscur et sa métamorphose. Elle repère ce qui est caché, délaissé, désagréable, malade ou effrayant. Déjà connue pour ses colosses de poussière, Chang interroge l'obsession de la société moderne pour la propreté. Ses sculptures ont un caractère performatif dans le sens où elles émergent du paysage mais elles s'y intègrent sans heurt. Ainsi pour *Transit 2* installée à côté de la maison éclusière entre Calvignac et Cénevières, Chang a collecté des écorces d'arbres dans une scierie de la région pour créer une forme de vortex en devenir. Entre-deux états, la matière inerte et autrement inutile revit par ce geste dynamique d'élévation.

Traditionnellement les terres peu productives en zones humides étaient transmises aux femmes et les peupleraies émanent souvent de telles histoires. Chang s'est imprégné de l'esprit de l'une d'elles pour créer une intervention à l'échelle du site: *Hymen*. Également intéressée par l'élevage des ovins dans les Causses, Chang a choisi d'utiliser de la laine brute et combine tous ces éléments pour composer des formes tourbillonnantes, qui embrassent la base de neuf (un nombre signifiant) peupliers et se développent vers le haut dans des directions différentes. Dans la mythologie, les dragons habitent près de l'eau et le blanc symbolise le recommencement. Il s'agit entre autre de signifier un combat entre le végétal et l'animal, le féminin et le masculin, le pouvoir dévastateur d'un parasite qui se fait manger à son tour, ou peut-être encore une rencontre et des épousailles. L'implantation sensorielle et d'ordre spirituel de l'œuvre de Chang suggère des énergies nouvelles.

**

« Et à leur tour ces images immenses, inhabitées m'en évoquaient d'autres qui furent autrefois peuplées, et leur vie m'en parut justement s'étaler sur un plan peu ordinaire: ce n'est pas moi qui ai inventé la tradition des signes magiques, et que cette montagne en fut obsédée c'est un fait. »

Antonin Artaud, *Lettre à Jean Paulhan*, Paris, 4 février 1937

**

« Le perspectivisme est une théorie amazonienne à propos du corps selon laquelle la perception et communication sont fondées sur la nécessité que chaque chose se parle avec une perspective corporelle spécifique. Une part de la richesse de la culture communicative amazonienne vient du fait que différents états corporels requièrent différents modes de communication, mais le corps n'est jamais statique; il change, se transforme, se métamorphose en permanence. »

Michael A Uzendoski et Edith Felicia Calapucha-Tapuy, *The Ecology of the Spoken Word, Amazonian Storytelling and Shamanism among the Napo Runa*, University of Illinois Press, 2012 (p. 11)

**

Fredy Alzate s'inspire des architectures et infrastructures vernaculaires – transposées ici des quartiers et alentours de Medellín en Colombie à la Vallée du Lot. Son regard sur ce territoire le mène à se focaliser sur deux lieux iconiques dans les déplacements quotidiens des habitants du coin. Les résultats sont plutôt des soulèvements que des objets/sculptures – des gestes traduits de manière monumentale dans le paysage parcouru et pratiqué. Il pose avec incongruité presque naturelle la question de la mobilité dans l'espace rural contemporain.

Une œuvre est quasi pénétrable sur la D8 : *Praxis* est une intervention en bois peint, rouge sang, sur les anciennes granges jumelles de la plaine du Communal à Calvignac. Telles des membranes qui se rompent avec violence (et que le spectateur participe métaphoriquement à briser), les bâtons installés sur les deux pans de murs séparés par la route donnent aux bâtisses une corporalité qui les dotent presque d'animisme. La mémoire des bâtiments et leur actualité sont convoquées ainsi que la découpe architecturale si majeure de Gordon Matta-Clark, *Splitting*, en 1974.

Réalisés à partir de matériaux de construction modernes de base – plastiques, bois, acier – les travaux de Alzate se fondent dans l'environnement agricole et post-industriel, établissant un équilibre à la fois infra-mince et de l'ordre de l'évidence entre nature et culture. Des infiltrations dans ce qui est devenu presque invisible. Les systèmes ferroviaires construits au 19e siècle sont aujourd'hui souvent à l'abandon, mais encore bien présents. Nombres de lignes de chemin de fer dorment. Une gaine en plastique jaune vif jaillit d'un tunnel et s'enroule le long d'un pont suspendu à Bouziès. *Traza* célèbre ce patrimoine industriel tout en pointant son inutilité et sa disparition progressive. Par une action de sculpture dessinée sur 135 mètres, l'image et l'effet du train qui passait est ravivée. La trace du déplacement virevolte et enjolive un temps le tableau de l'obsolescence, en mettant l'accent sur une architecture et une ingénierie extraordinaires.

**

En 1952, André Breton visita la grotte locale de Pech Merle et toucha un des dessins rupestres pour « juger de la fraîcheur de la peinture » et en questionner l'authenticité. De la peinture se déposa sur son doigt et il en conclut qu'il s'agissait d'une reproduction factice récente. Le scandale et le procès qui s'en suivit à Cahors fut largement médiatisé.

**

Damien Marchal a exercé ses protocoles sur des volumes massifs soit créés de toutes pièces dans une salle d'exposition du centre d'art à Cajarc ou bien appliqués dans une grotte existante depuis 25 000 ans avant notre ère. Son chassé-croisé constant entre la

réalité naturelle palpable, les faits réels, entendus, perçus ou reformulés, l'artifice absolu, et la spéculation interroge vivement le spectateur, ou le passant, par la confusion établie. Les recherches méticuleuses qu'il entreprend en amont le mènent soit à se rapprocher physiquement de son sujet, ou de s'en distancier, dans le rendu final. Utilisant la haute technologie de pointe pour réaliser des modélisations tri-dimensionnelles, celles-ci sont ensuite matérialisées en creux sur les parois d'une grotte, ou en dur à l'échelle 1 d'un appartement.

A Bouziès, Marchal investit le site naturel de la grotte de Conduché dont il analyse la fréquence de résonance pour la représenter ensuite graphiquement sur place. Il passe des jours à piler du charbon pour peindre la roche d'aplats noirs simulateurs. *Réfugié, la chambre anachronique* a impliqué l'expérience physique du lieu par l'artiste durant plusieurs jours intensifs. Entre spéléologue et homme de Cro-Magnon, Marchal fait référence aux théories récentes ethno-acoustiques sur les actions potentielles de shamans à Lascaux, ainsi qu'à l'acte créatif fondamentalement destructeur selon Georges Bataille.

L'installation *Retranché, la dichotomie des présents* et les dessins *La connaissance par l'obstacle* traitent également du passage à l'acte. Le 22 mars 2012 à 3 heures du matin, non loin d'ici, à Toulouse, le Raid abat le terroriste Mohamed Merah après 32 heures de siège. A partir de la masse d'informations livrées par les médias, Marchal reconstitue une coupe transversale du deux pièces de 38 m² pour signifier la zone d'impact des grenades assourdissantes par un système de voilages que des ventilateurs vrombissants remplissent d'air. Le son est transformé en fait volumique. « Fait » avec toutes les erreurs induites par le brassage de l'air et de la vérité. La structure sculpturale finale se distancie de l'histoire pour devenir une forme abstraite signifiante et perturbante. Un dispositif sur l'expérience du confinement, du dedans et du dehors, et ses répercussions. Marchal persiste dans l'orchestration de points de haute tension qui planent dans un état de *climax* neutralisé dérangeant qui réclame action, réaction et projection. Recommande-t-il le refuge et le retranchement? L'authenticité est véritablement mis en déroute.

**

« On passe visiblement d'une alchimie de la vitesse à une gourmandise de la conduite. »
Roland Barthes, « La Nouvelle Citroën » dans *Mythologies*, 1957

**

Natacha Mercier baigne particulièrement dans l'univers de la « bagnole » qu'elle décline de la peinture, à la performance en passant par le langage, le dessin et la collection d'objets dérivés avec une maîtrise ahurissante, vitriolée et superbe. Ce prisme omniprésent permet de pointer d'innombrables clichés sociétaux que ce soit l'arrogance, la vanité, la parade, l'obsession, la vitesse ou l'impuissance, pour n'en citer que certains. Les stratégies du « tuning » s'adaptent aux légendes médiévales comme à l'actualité mondiale et le vocabulaire du mécanicien, du concessionnaire ou du publicitaire se révèle pure poésie. Mercier creuse avec dextérité les spécificités des différentes marques de l'industrie automobile. Par une technique proche de l'hyperréalisme, le labeur disparaît pour laisser une surface « nickel ». René Magritte n'est pas loin. Camouflage, décalcomanie, ponçage et des couches infinies de peintures créent l'illusion de la perfection. *The Power, Libera nos a malo* (Délivre nous du mal), et *The Race* sont les trophées de la série « Visibilité réduite » (acrylique sur capot d'automobile ou toile) figurant des hyènes ou des bois de cerfs accrochés en vanités à Cajarc.

Une trouvaille de carcasse dans Les Costes de Calvignac permet un re-maquillage en légende du « Dit des trois Morts et des trois Vifs ». Des jeunes cavaliers rencontrent des cadavres dans des stades de décomposition différents... Mercier transforme cette épave de 4CV en conte de destruction recouvert presque imperceptiblement de « GAME OVER » et du sigle de Space Monster. Requinqué momentanément, *Le Dit* continue tranquillement sa désintégration.

Seule, brillante de trompe-l'oeil et triomphale, *Lonely*, une DS customisée en diamant solitaire et plaque d'immatriculation dédiée, trône sur un monticule de terre surmonté d'un podium à Tour-de-Faure. Tout est dans le détail. Mercier dévie le système et peint la carrosserie en facettes de taille. Avec une pointe de nostalgie, le « tuning » se fait discret et pavane sa plastique d'art. NO LIMIT. *Ça le fait !*

**

« Tel un morceau de comète encore incandescent qui vient de se fracasser au sol,
Las Vegas brille au loin dans la nuit du désert de Mojave.
Avec ses milliers de lueurs multicolores et saccadées,
elle illumine la voûte céleste qui, à comparaison, fait pâle figure. »
Bruce Bégout, *Zéropolis: L'Expérience de Las Vegas*, 2002

**

Daniel Perrier explique que le cinéma lui a permis de lire. Ainsi en applique-t-il les codes et les méthodologies à sa manière et suivant les localités – Paris, Nantes, le Cambodge, Saint-Cirq Lapopie. Sa série *Scenes From Movies* prend la forme de micro-récits adaptés à partir d'extraits de films ou de documentaires ethnologiques. Ici, il a produit *Les Autres*, un court-métrage qui est une interprétation libre des *Sept Samouraïs* (1954) d'Akira Kurosawa. Un casting le mène à travailler avec de jeunes acteurs non-professionnels de la vallée pour un scénario cocasse où les villageois restent des villageois et les samouraïs sont devenus une équipe de tournage. Une épopée de type Western est transférée sur le site. « Les touristes !! Les touristes !! » crient les premiers en s'enfuyant à travers le jardin Cercle et Carré des Maisons Daura. Le décor ne pourrait être plus familier. Des accessoires de type graphique, comme l'étendard et les T-shirts identifiants chaque parti avec les signes distinctifs des cercles et du triangle, apportent des clés d'accès simplifiées pour suivre la narration. Ces éléments sont intégrés à la présentation sous forme d'installations, une des nombreuses tactiques de monstration d'un processus (ici un making-of) récurrentes dans le travail de Perrier. Il rejoue la mécanique y inclue certaines des failles, postures et ellipses. Un hors-champ pour regarder le réel autrement, ou à neuf.

Umgebung signifie « entourage » en allemand. Projeté au site castral de Saint-Cirq Lapopie, ce film également inédit aborde sur un mode plus contemplatif et poétique la beauté et les idiosyncrasies de ce village perché au dessus d'une rivière coulante, lieu si séduisant qu'il attire ce flot incessant de visiteurs. Le format horizontal habituel utilisé au cinéma est retourné pour composer cet autre point de vue. Perrier rend vertical l'expérience kaléidoscopique de ces pérégrinations de haut en bas des remparts médiévaux, ou vice versa. De quoi donner le tournis à tout un chacun. La marche fait maintenant partie intégrante de ce paysage à la fois statique et fluide. L'expérience de la nature selon Henry David Thoreau est en arrière fond, comme celle de Georg Baselitz.

**

« Voir la montagne, ne plus voir la montagne, revoir la montagne. »
François Cheng, *Vide et plein: le langage pictural chinois*, 1979

**

Chad Keveny se passionne, entre autres, pour la peinture chinoise dès sa première visite en Chine en 1998. Il s'intéresse au processus de quête, à rendre l'essence sans dévoiler le tout. Il allie son don de peintre chroniqueur d'une aisance digne de David Hockney ou de Wilhelm Sasnal avec son engagement politique et social. A Saint-Cirq Lapopie, il va à la rencontre des habitants et enregistre leurs analyses sur la vie locale tout en dessinant leurs portraits à l'aquarelle (ceux-ci ainsi que des extraits des interviews sont présentés à Cajarc). Le tourneur, Monsieur le Maire, la directrice du centre d'art, Ginette, un doctorant en anthropologie, un ex-brigand devenu brocanteur, une Australienne gastronome et bien d'autres se prêtent au jeu. Le medley comportent autant d'anecdotes drôles ou attendrissantes que de commentaires crus ; en effet ils s'expriment sur les hivers rudes, l'isolement, les anciens et les traditions, le tourisme, l'imaginaire poétique lié à l'espace et le fait d'éprouver la terre, les fêtes, l'appartenance, la perte d'identité contre les mêmes boutiques de souvenirs, les étrangers etc. Valéry Giscard d'Estaing est mentionné pour sa focalisation sur la préservation des vieilles pierres à partir des années 1970. Ce qui est notamment perçu comme un intégrisme du patrimoine créant ces aberrations sur le plan de l'immobilier et un frein vis-à-vis de possibilités d'adaptations contemporaines dans un village qui ne souhaite plus vivre au Moyen-Age.

Keveny, l'Irlandais de Toulouse, a lui-même un regard enchanté mais détaché et critique vis-à-vis de cette France « culture-vulture » (vautour de la culture, en anglais). Il donne ce titre plein de double sens à son projet : *So Saint-Cirq !* La série se poursuit à l'huile sur des toiles qui alternent entre des formats portrait et paysage (50 x 40 et 50 x 70 cm), exposées aux Maisons Daura. Les vues du village et de ses environs incluent non seulement le pittoresque de la carte postale idyllique mais également la vérité authentique des tracteurs et autres détails d'intérieurs anciens et modernes. Petit clin d'œil à Pierre Daura, l'ancien propriétaire du lieu, notamment. Ses rendus de photos souvenirs d'autres lieux de vacances de rêve comme Venise, ou un splendide couché du soleil non-identifiable, viennent s'intercaler dans la série, ainsi que des tableaux issus d'autres séries en cours tel que des paires de chaussures ou les enfants des amis. L'accrochage en frise reflète cette continuité, ce déroulé narratif. L'art pictural de Keveny est une écriture spontanée laissant la place au vide ou une forme d'abstraction qui requiert l'action physique et mentale du regardeur.

**

Faisant suite à leur visite de reconnaissance sur les sites enneigés en janvier de cette même année, les paysages ou sports d'hiver figurent en prime dans le village de Calvignac. Les vues imprenables sur la vallée du Rocher de la Baume inspirent à Perrier une mise en scène ubuesque de cascades en ski. Ainsi *Umwelt* s'inspire bien de son « milieu » (Umwelt = milieu, en allemand) et associe une communauté de skieurs en pleine action aux envolées lyriques des marques de ski qui s'affublent de noms d'oiseaux tels que ROSSIGNOL en plein ELAN. Les vacances sont allègrement transférées d'une saison à une autre pour brouiller les pistes. Les scènes hivernales venaient rafraichir l'été toride du Lot.

L'association montagnarde se poursuit ensuite dans la collaboration inédite entre Perrier et Keveny. *Le Bruit de la Blouse* proposent un raccourci teinté d'enchantement et d'ironie. Nul besoin de visiter la fameuse « SAINT-CIRQ LA POP », en effet, les artistes suggèrent qu'une photo souvenir, en noir et blanc, tout à fait réaliste peut être faite devant le rendu

pictural du village par Keveny. Authenticité garantie ; tout en évitant les foules. Des frottages signifiants d'inscriptions sur les monuments ou panneaux locaux réalisés en commun et un accrochage insolite de revers de combinaisons de skis écartelées par Perrier complètent le tableau.

La vie en communauté, la camaraderie et une cuisine de fins gourmets a cimenté des liens tout à fait exceptionnels entre Fredy Alzate, Yuhsin U Chang, Chad Keveny, Damien Marchal, Natasha Mercier, Daniel Perrier et leurs hôtes du centre d'art. Toute cette édition du Parcours a été marqué de cet esprit de corps et de cette écologie du sensible. Des interconnections et des complicités inattendues ont ainsi émergé dans les travaux. La dynamique collective et ce vécu partagé ont eu des effets structurants et éclairants extraordinaires. Mouvants justement? « La Montagne qui marche » a été l'occasion d'exacerber les scénarios rocambolesques. Mythes et histoires vraies sont redites à la mode d'aujourd'hui. La magie et la surréalité logent bel et bien toujours dans la Vallée du Lot.